

---

## À la ville, à la scène, l'impact fondateur des immigrants français

*The impact of French immigrants on the stage*

Sherry Olson

---



**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/eccs/2321>

DOI : 10.4000/eccs.2321

ISSN : 2429-4667

**Éditeur**

Association française des études canadiennes (AFEC)

**Référence électronique**

Sherry Olson, « À la ville, à la scène, l'impact fondateur des immigrants français », *Études canadiennes / Canadian Studies* [En ligne], 86-2 | 2019, mis en ligne le 01 juin 2020, consulté le 25 janvier 2021.

URL : <http://journals.openedition.org/eccs/2321> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/eccs.2321>

---

## À la ville, à la scène, l'impact fondateur des immigrants français

Sherry OLSON  
Université McGill

Un portrait-robot des natifs de France à Montréal, construit par jumelage de données des recensements de 1881, 1891, et 1901, nous signale leur jeunesse à l'arrivée et une large gamme de métiers et de niveaux de vie. Cette petite population se distingue de l'ensemble canadien-français représenté par un échantillon patronymique. L'apport de sources plus variées pour des personnalités du milieu théâtral fait apparaître la diversité des échanges entre les Français nouvellement arrivés et les Montréalais de souche, et la conjugaison d'ambitions qui animaient un réseau. Dans cet enchevêtrement d'espoirs, du plus modeste au plus extravagant, Montréal, en marche vers le sommet de son influence comme métropole, prenait Paris comme modèle.

This article first presents an overview of the French emigrants residing in Montreal found in the 1881, 1891 and 1901 censuses. Their youth and the diversity of their employment is interesting to observe. The second section of this paper discusses the contribution of French actors and playwrights in the theater world of Montreal attesting to some active cultural exchanges at a time when Paris was still a model for cultural inspiration.

Au mois de décembre 1893, Joseph Conrad accepte un emploi comme second sur un navire que le *Franco-Canadian Transport Company* a préparé pour transporter à Montréal 460 émigrants français. La compagnie prévoit un voyage semblable tous les quinze jours, et Conrad décrit l'organisation astucieuse des dortoirs et l'inspection des trois directeurs parisiens « knocking their silk hats cruelly against the deck-beams. » Le navire s'immobilise quatre semaines dans le port de Rouen, laissant à Conrad le temps de commencer son premier roman, *La Folie Almayer*. « Aucun immigrant ne s'est présenté » (NAJDER & STAPE 2008, 25). Ce fait divers nous rappelle le petit nombre de migrants qui quittait la France et nous renvoie à la nécessité de porter le regard vers les cheminements individuels de certains d'entre eux et les liens qui se sont tissés une fois à Montréal.

Du mince filet migratoire de la France vers le Canada, Paul-André Linteau (2008) a démontré la continuité et renouvelé la problématique en se penchant sur les réseaux d'information, et François Weil (1996) a évalué les obstacles à l'émigration dans l'Hexagone. Lancée tôt dans la transition démographique, vers une fécondité réduite, la France n'a pas connu, dans la période qui nous intéresse, les « excédents » de travailleurs que déversait l'Italie ou la Pologne, et le gouvernement français proposait plutôt à ses ressortissants des terres et des emplois en Algérie.

Bernard Pénisson (1986) estime à 30 000 les arrivées au Canada de 1881 à 1914, un chiffre comparable aux arrivées sous le régime colonial français entre 1608 et 1760 (BOLEDA 1990). L'île de Montréal en a attrapé au vol, mais

combien s'y sont établis? Les tableaux officiels en dénombrent près de 1500 en 1901, le double en 1911. Face à la maigreur des sources publiées (passeports émis en France ou lieux de naissance recensés au Canada), les historiens ont opté pour une récolte de micro-données dont la variété constitue l'une des richesses de notre projet collectif. Pour retrouver les Français qui se sont aventurés à Montréal entre 1870 et la première guerre mondiale, je prends mon départ, comme Ingrid Filot (1995) et Fanny Kittel (2009), dans les recensements nominatifs et pour ajouter de la substance, je propose une exploration du milieu théâtral.

Pourquoi choisir le milieu théâtral? Pensons un instant à son urbanité, sa mobilité et sa liminalité. Le théâtre est d'abord de nature urbaine et participe à l'espace public. Pionnier de la frontière nocturne (MELBIN 1987) et à l'avant-garde dans l'exploitation de nouvelles techniques d'éclairage, le théâtre s'annonce dans les « Nouveautés ». À Montréal, les années 1898 à 1914 correspondent, selon Hervé Guay, à « l'avènement d'une activité théâtrale professionnelle de langue française durable » (GUAY 2010, 11), et dans le monde occidental de la Belle Époque, à New York autant qu'à Montréal, Paris est le pôle de référence.

À toute époque, le milieu théâtral est caractérisé par la mutation – de lieu, de répertoire, de statut social, et de vocation. La vedette, le directeur, ou la troupe entière part en tournée dans les villes de province. Qu'on soit impresario, comédien, musicien ou scénariste, l'avancement d'une carrière exige le déplacement vers une ville plus grande ou un théâtre plus connu, au risque d'un échec, un déclassement, ou une faillite. Malgré la difficulté de saisir ces mouvements dans une source décennale comme le recensement, nous tentons de répondre à l'appel de Linteau et Weil qui nous invitent à élargir notre perspective sur la mobilité et reconnaître « le rôle-clé des réseaux d'information et des chaînes migratoires » (LINTEAU 2008, 165). En nous penchant sur le va-et-vient des personnes et les séjours brefs ou répétés, nous cherchons les mobiles de cette mobilité.

Une raison de plus pour cibler ce milieu se situe dans la parole et le geste, au cœur de l'expérience théâtrale. Face à cette dimension essentielle de la culture, le spectateur, comme le dramaturge et le comédien lui-même, s'interroge : culture française ou québécoise? bourgeoise ou populaire? urbaine ou rurale? La représentation d'une action noble ou ignoble remet en question la moralité reçue. Malgré la résistance des évêques, le théâtre devient « un lieu fréquentable » (GUAY 2010, 289) et, dans l'élargissement du répertoire et la place qu'il occupe dans les journaux hebdomadaires, il rejoint la nouvelle

idéologie libérale. Le théâtre – le parterre et la galerie autant que la scène elle-même – étale un espace liminal entre tradition et modernité.

Entre 1840, date de l'érection formelle de la Corporation de la Cité de Montréal, et 1914, sa situation de port avancé et sa révolution industrielle l'amènent à revendiquer le titre de « métropole canadienne » (LINTEAU 1991, 18; GOURNAY & VANLAETHEM 1998). Le nombre de permis de construire (Figure 1 ci-dessous) révèle la grande houle du cycle Kuznets qui s'impose à toutes les villes de l'Amérique du Nord et à l'ensemble de la migration transatlantique. Dans chaque phase de croissance, une ville, comme le serpent dans sa mue, se rhabille, et nous verrons que les Français qui s'installent à Montréal, concourent à la création de sa nouvelle image.

## 1. Natifs de la France énumérés à Montréal

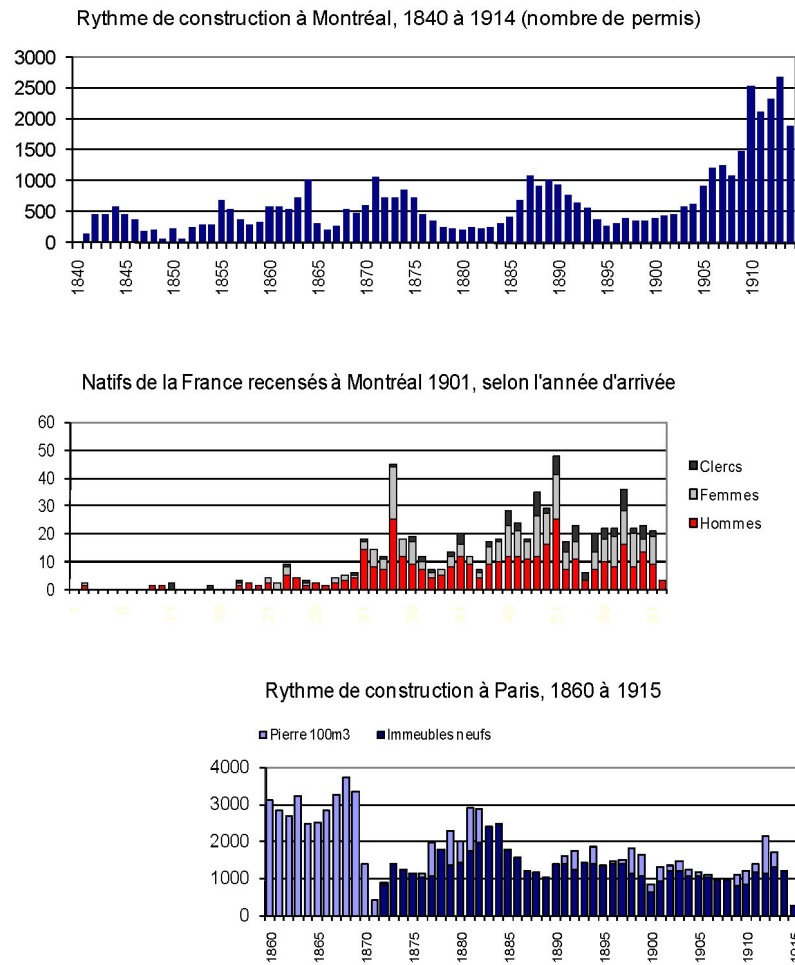
### La démarche

Sans être exhaustif, un exercice de comptabilité démographique suffira pour cerner le résidu « net » d'un mouvement plus considérable. Pour compiler un noyau d'individus nés en France, j'ai analysé les échantillons récemment numérisés des recensements de 1881 (100%), 1891 (10%), 1901 (24%) et 1911 (10%)<sup>1</sup>. Ces documents précisent le lieu de naissance, le nom, l'âge, le métier, et la composition familiale, et j'ai retenu tous les ménages montréalais où l'on rapporte au moins une personne née en France. L'adresse civique, obtenue souvent par confrontation à une autre source, me permet de situer le ménage dans l'intimité d'un quartier, et la précision cartographique du « segment de rue » offre un indice du contexte social, chaque segment étant classé selon la médiane des loyers et le pourcentage de patronymes français.

---

<sup>1</sup> On peut maintenant consulter en ligne les recensements nominatifs du Canada : pour 1881, <http://prdh.umontreal.ca/census/fr/main.aspx>, avec plusieurs variables ajoutées ou vérifiées par le projet MAP, <http://mun.ca/map> ; pour 1891, l'échantillon, <http://economics.uoguelph.ca/kinwood/1891/index.html> ; pour 1901, l'échantillon du Canadian Families Project (5%), <http://web.uvic.ca/hrd/cfp/data/index.html>; ainsi que l'index complet des noms <http://automatedgenealogy.com/census/index.html>, avec adresse et date de naissance de chaque personne et les liens vers les images du document originel (microfilmé et ensuite numérisé) <http://collectionscanada.gc.ca/databases/census-1901/index-e.html> ; index et images sur le même modèle pour 1911. Pour l'Île de Montréal, nous avons colligé plusieurs échantillons pour reconstituer 24% de la population (OLSON & THORNTON 2011, Appendix B, 367–371); ces échantillons furent constitués à la fin des années 1990 à partir des microfilms de Statistique Canada, par cinq équipes indépendantes.

**Figure 1** Croissance en saccades



Sources: (a) Rapports annuels de l'inspecteur de bâtiments de Montréal; (b) recensement nominal du Canada, 1901, échantillons; (c) Marnata, 1961, 23.

#### À LA VILLE, À LA SCÈNE, L'IMPACT FONDATEUR DES IMMIGRANTS FRANÇAIS

Seul le fichier de 1881 est exhaustif; pour 1891 j'ai eu accès à un index complet des individus nés en France. J'ai croisé ces informations, en recherchant leurs noms dans l'index numérique du recensement de 1901 (au complet). L'opération confirme la persistance d'un individu, apporte des corrections à l'orthographe et à l'adresse, et me permet de recourir au document-source (le registre nominatif accessible en ligne) pour obtenir un complément de données, le recensement de 1901 étant le premier à consigner l'année d'arrivée au Canada. En recherchant ces individus dans le registre, une vérification de la colonne « pays de naissance » m'a permis d'identifier d'autres immigrants, portant l'échantillon de 1901 au tiers du nombre rapporté dans les tables publiées (Tableau 1).

Ce sont donc 498 Français vivant en famille, 121 hors famille – domestiques, « logeurs », ou parents par alliance. J'exclus de l'analyse 108 ecclésiastiques, religieuses et enseignants vivant en institution, car cette population a été comptabilisée par Guy Laperrière (1996) à partir de registres plus complets et plus fiables<sup>2</sup>. C'est donc une petite population de 619 migrants « observés » qu'on peut concevoir comme un échantillon du nombre de Français entrés au Canada et, selon la phrase de Boleda (1990), soumis « au risque d'y rester ». La récolte ne démontre pas de biais trop gênant<sup>3</sup>.

**Tableau 1 : Natifs de France à Montréal, 1881 à 1911**

	1881	1891	1901	1911
Nombre de personnes recensées	1024	1387	1542	2906
Taux de masculinité (hommes/100 femmes)	184	193	152	161
Identifiés ou jumelés (n)	954	1445	727	
Identifiés, pourcentage de l'ensemble	93.2	104.2	33.0	

Sources: Recensements du Canada et échantillons retenus, pour la Ville de Montréal et les comtés de Jacques-Cartier, Hochelaga et Maisonneuve

<sup>2</sup> Pour cette population importante, de l'ordre du quart des natifs de France au Québec en 1901, du tiers en 1911, le recensement nominatif est maigre, ne précisant pas toujours la date de naissance, l'année d'arrivée ou le poste occupé. Les hommes (clergé ou frères enseignants) étaient deux fois plus nombreux que les femmes (religieuses), et la plupart étaient recrutés, souvent très jeunes, tels les Oblats, dans les alentours d'une maison-mère ou maison d'enseignement, originaires d'une « France profonde » encore peu urbanisés.

<sup>3</sup> J'ai sans doute manqué plusieurs Alsaciens ou Lorrains inscrits comme natifs de l'Allemagne, et l'assemblage plus complet des individus déjà présents en 1881 porte à surestimer légèrement la proportion de personnes âgées.

# SHERRY OLSON

Pour comparer ces immigrants à la population canadienne-française issue des pionniers du XVII<sup>e</sup> siècle, je prends un échantillon patronymique que j'ai décrit ailleurs (OLSON & THORNTON 2011, 13–15 et 37–45). Ce sont les descendants en ligne masculine des deux frères Beauchamp, « Jacques le Grand » et « Jean le Petit », arrivés de La Rochelle en 1658. Malgré sa petite taille, l'échantillon patronymique représente bien le Montréal francophone selon la structure d'âges, le profil d'emplois, la distribution des loyers, la composition des ménages, et leur répartition sur le territoire urbain (Tableau 2). Sur 193 couples, porteurs du patronyme à Montréal à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, un seul, marié dans un temple protestant, s'était installé en milieu anglophone. L'ascendance de leurs épouses nous ramène aussi, à 95 pour cent, à l'ensemble fondateur, et leur migration des villages de la grande plaine de Montréal traduit bien l'attrait de la ville et son rythme de croissance<sup>4</sup>.

**Tableau 2 : Échantillon de ménages énumérés en 1901 à partir du recensement nominatif**

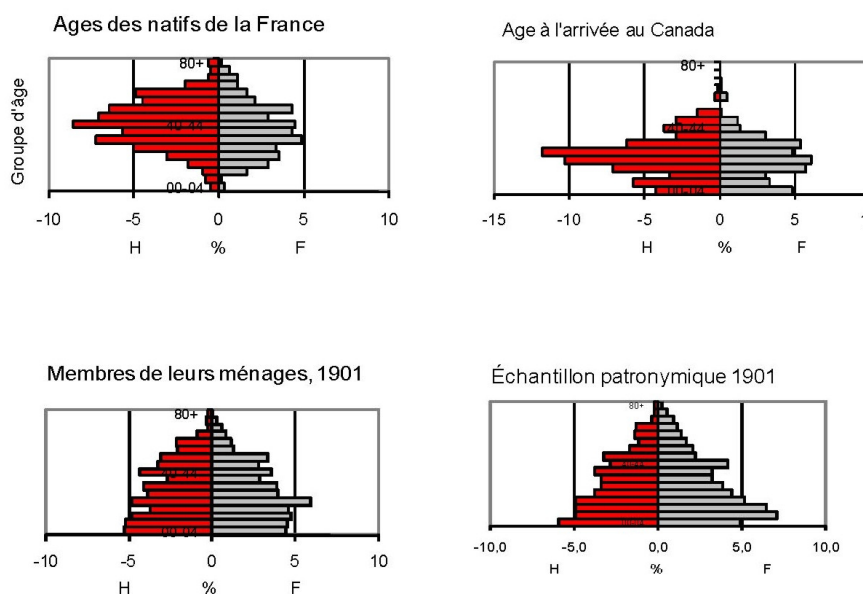
	Français <sup>a</sup>	Canadiens <sup>b</sup>	<sup>a</sup> Le chef de ménage est né en France <sup>b</sup> Le chef de ménage porte le nom Beauchamp
Nombre de ménages	307	175	
Nombre de personnes	1358	1167	
Taille moyenne du ménage	4.4	6.6	
Rapport enfants/femmes <sup>c</sup>	0.53	0.72	
À revenu élevé (% >1000\$)	19.5	15.4	
Chef de ménage féminin (%)	7.5	10.9	
Avec une servante (%)	8.5	3.4	
À l'étroit (%) <sup>d</sup>	3.8	8.0	<sup>d</sup> 2 personnes ou plus par pièce
Statut social du quartier <sup>e</sup>	2.4	1.9	<sup>e</sup> Fondé sur la médiane des loyers, de 1 (faible) à 5 (élevé)

<sup>4</sup> Parmi les 193 épouses de Beauchamp recensées en 1901 se trouvent sept catholiques d'origine irlandaise, une protestante abjurée, et une anglophone dont l'aïeul fut protestant, donc 4,7 % de mixité linguistique.

### Observations à partir des échantillons

L'importance relative de la tranche d'âges de 40 à 60 ans distingue les natifs de France de l'échantillon patronymique et de l'ensemble de la population urbaine. Les Français sont pourtant arrivés jeunes (Figure 2)<sup>5</sup>, et leurs dates d'arrivée au Canada signalent en effet les pointes de construction de Montréal, et, inversement, les années les plus dures à Paris (Figure 1).

**Figure 2**



Ainsi les hommes arrivaient deux fois plus nombreux que les femmes, et le taux de masculinité demeure élevé de 1871 à 1911 (Tableau 1). La prépondérance d'âges avancés et de sexe masculin a une incidence sur la composition des ménages observés en 1901. Les 307 unités de logement où le chef de ménage est de naissance française abritaient 1358 personnes (toujours sans compter les 121 hors ménage ni les 108 dans les institutions religieuses). On retrouve donc dans l'échantillon de Français moins d'enfants en bas âge que dans l'échantillon patronymique (Figure 2), et une proportion plus élevée d'hommes célibataires ou veufs (Tableau 3). Parmi les épouses des natifs de la

<sup>5</sup> Selon Filot (1995), ils ont une moyenne de 26 ans à leur arrivée. Nos calculs sont proches, mais difficilement comparables étant donné les différences de catégories.



SHERRY OLSON

France, la moitié sont elles-mêmes nées en France, quelques-unes en Belgique, en Suisse ou en Italie, le quart au Québec urbain (on présume Montréal) et le quart au Québec rural. Les hommes ayant épousé une Québécoise sont plus souvent bilingues (84 % contre 55 %), c'est le cas de moins de la moitié de leurs épouses, bilingues à 45 %, qu'elles soient originaires du Québec ou de France.

**Tableau 3 : Échantillons d'individus énumérés en 1901 à partir du recensement nominatif**

	Français <sup>a</sup>	Canadiens <sup>b</sup>	<sup>a</sup> Individus nés en France porteurs du patronyme Beauchamp <sup>b</sup>
Taille de l'échantillon	619	1264	
Taux de masculinité (H:100F)	151.6	105.2	
Hommes >25 ans, % célibataire	24.0	12.9	
Femmes >25 ans, % célibataire	16.0	11.0	
Hommes de 15 à 59 ans			
Métier indiqué (%)	85.7	93.5	
Revenu indiqué (%)	74.3	84.8	
Femmes de 15 à 59 ans			
Métier indiqué (%)	22.7	17.2	
Revenu indiqué (%)	18.2	15.9	
Pourcentage selon la religion			
Catholiques	88.1	99.0	
Protestants	11.2	0.6	
Juifs	0.5	0.0	

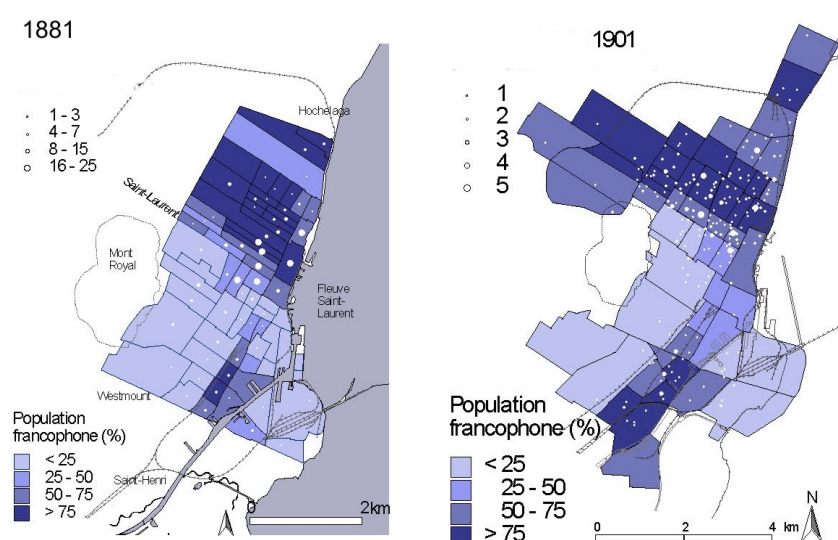
Un mariage local signale une intégration ou une normalisation de la situation de l'immigrant. Parmi les ménages observés, un sur cinq fait partie d'une parentèle constituée de deux ou trois ménages voisins, alors que dans l'échantillon patronymique ce sont les trois quarts. Plusieurs seraient des mariages tardifs (souvent observés dans les migrations transatlantiques) ou des cas de secondes noces, nombreuses dans la tranche âgée. Parmi les natifs ou

### À LA VILLE, À LA SCÈNE, L'IMPACT FONDATEUR DES IMMIGRANTS FRANÇAIS

natives de France qui n'ont pas fondé de ménage se trouvent 15 domestiques, 39 « logeurs » ou pensionnaires, 11 belles-soeurs. Si on centre l'analyse sur les femmes, au moins 27 d'entre elles, originaires de France ont épousé un Montréalais, souvent un homme fortuné et voyageur — francophone, irlandais catholique, ou protestant d'origine britannique<sup>6</sup>.

Parmi les Français on trouve 11% de protestants, alors que l'échantillon patronymique ne compte qu'une seule famille (0,5%). De 1881 à 1901, ce taux se maintient au-dessus de 10%. Ces protestants sont eux-mêmes d'une grande diversité, on compte plusieurs baptistes, anglicans ou presbytériens, tantôt de souche, tantôt des « convertis » ou « apostasiés », ainsi que trois évangélistes de l'Armée du Salut, sept couples juifs et deux qui s'affichent « libres penseurs ».

**Figure 3**



Les ménages de Français sont distribués dans les quartiers à majorité francophone (Figure 3), mais par rapport à l'échantillon patronymique, ils tendent à demeurer plus au centre, de part et d'autre du boulevard Saint-Laurent. La zone est caractérisée par un accès avantageux et une population plus diversifiée. Malgré l'expansion du territoire, on voit encore en 1901 l'attrait de la

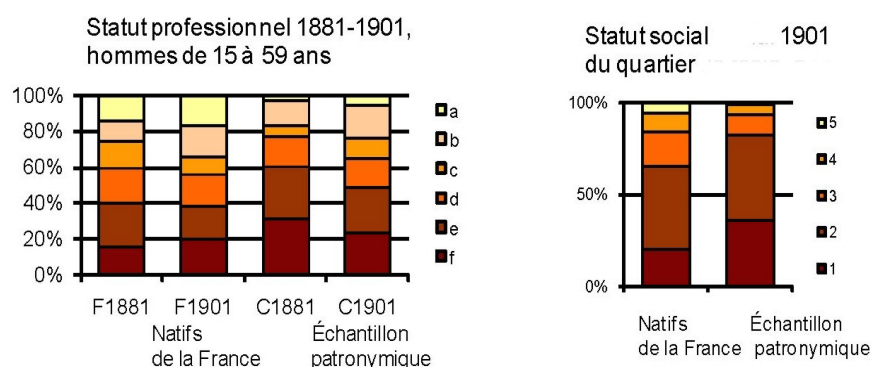
<sup>6</sup> L'apparement est sans doute sous-estimé, car le recensement ne précise pas toujours le nom de jeune fille, et les femmes nées en France et mariées à un Québécois sont plus difficiles à repérer. Il y a donc une asymétrie dans la catégorisation des ménages «de Français», mais pour le statut civil et la proportion prenant épouse ici, il y a concordance entre mes calculs et ceux de Filot et Kittel.

SHERRY OLSON

*Main* (BOURASSA & LARRUE 1993; GILLILAND & OLSON 2010; LARRUE 1993). Dans l'écart résidentiel, les Français se distinguent des Canadiens-français dont ils sont effectivement étrangers.

Pour évaluer le niveau socioéconomique des deux populations, nous avons le choix de deux mesures. En situant chaque ménage dans son segment de rue, et en prenant la médiane des loyers de ce micro-quartier en 1901, on découvre la distribution de la Figure 4, qui reflète assez bien l'ensemble de la population montréalaise, tandis que les ménages Beauchamp se retrouvent plus nombreux dans les rues à loyers faibles, 80% contre 60% pour cent des Français. Cette proportion est la conséquence de la jeunesse relative de la population canadienne-française, renouvelée à chaque boom grâce à la migration depuis les villages des alentours. Les familles très à l'étroit (Tableau 2) sont pour la plupart des couples mariés très jeunes et avec plusieurs enfants en bas âge.

**Figure 4**



Une seconde mesure, fondée sur le statut professionnel, confirme l'écart (Figure 4). Si nous classons les emplois selon la médiane des loyers des hommes chefs de ménage du même métier, les natifs de France sont mieux situés que les hommes du patronyme Beauchamp (40% contre 50% dans les deux groupes les plus faibles). Le statut professionnel et le niveau du quartier de résidence sont donc concordants<sup>7</sup>.

<sup>7</sup> Une transformation logarithmique produit une distribution normale; on emploie donc la médiane plutôt que la moyenne. Il faut se méfier pour quelques métiers rares (décorateur ou artiste lyrique), mal définis (commis) ou de variance exceptionnelle (épicier, commerçant, *storekeeper*). Le recensement de 1901 rapporte, pour la première fois, les gages de l'ouvrier; cette variable porte à la

Le détail des métiers illustre les écarts les plus marqués. En 1881, on découvre parmi les Français 34 cuisiniers, pâtissiers, et hôteliers, plus 14 veuves et épouses qui tiennent pension. En tout, un ménage sur dix se retrouve dans les services d'hospitalité ou de services à la personne tels le perruquier, coiffeur ou parfumeur<sup>8</sup>. Cette expertise française est reconnue ailleurs, dans l'histoire de l'hôtellerie de New York, par exemple, et dans les villes de Baltimore et Philadelphie après la révolution américaine. Un sur six travaille le métal, ce qui est deux fois plus que dans l'échantillon patronymique, tandis que les Canadiens-français sont concentrés dans le secteur de la construction (un sur cinq), dans les transports et la cordonnerie de fabrique, métiers quasi absents parmi les nouveaux-venus. On retrouve les mêmes contrastes en 1901, mais les Français affichent maintenant 22 musiciens, une dizaine d'artistes — peintres-décorateurs, sculpteurs, comédiens — et, dans le voisinage de l'importante fabrique de verre, dix souffleurs et coupeurs de verre. Dans les professions mieux rémunérées, les Français se détachent dans le secteur financier : 17 comptables, teneurs de livres, caissiers ou gérants de banque, alors que l'échantillon patronymique ne contient qu'une part minuscule appartenant à l'élite.

A partir de ces données, on retiendra l'impression d'une grande diversité, mais le petit nombre, autant que la maigreur de la source, offre peu de prise sur les raisons de leur départ ou leur établissement à Montréal. Les partants des années 1870 ont quitté une France déconfite et divisée; ceux des années 1880 ont quitté un pays ambitieux, bâtisseur, en pleine révolution urbaine, mais dans lequel ces individus ne semblent pas avoir trouvé leur place.

Voici déjà soixante ans que Louis Chevalier nous a fourni une mise en garde. Selon lui, en dehors des pointes que nous avons signalées, l'émigration française n'était pas un phénomène de masse, ni un phénomène de misère, mais « une totalisation de cas individuels [...] insaisissable à l'observation statistique » (CHEVALIER 1947, 134.)<sup>9</sup>. Selon lui, ce qui constitue l'originalité de l'émigration française serait ce « résidu, faible mais constant, » issu d'une

---

même conclusion, mais souffre de la petite taille des échantillons et de l'absence d'informations pour le manufacturier, le professionnel, ou le marchand à son propre compte.

<sup>8</sup> Les pensionnaires (ou « logeurs ») sont rapportés dans le recensement, mais le rôle de l'hôtelier ou maîtresse de pension n'est que rarement précisé. Les natifs de France identifiés dans les institutions comprennent près d'une centaine d'ecclésiastiques et religieux, 8 religieuses, 1 serviteur (chez les Prêtres de Saint-Sulpice), 3 journaliers et un ferblantier aliéné.

<sup>9</sup> Les mouvements qu'il juge de quelque ampleur correspondent à notre courbe : 1846 à 1860 (la plupart décédés avant 1901), 1872 à 1876, et 1888 à 1890. Le nombre de départs « étonnamment faible » dépasse largement l'enregistrement. Selon lui, « Toutes les évaluations d'ordre statistique données jusqu'à ce jour relèvent de la plus haute fantaisie. »

SHERRY OLSON

population « obstinément casanière ». Il invoque une instabilité naturelle à l'homme, « des vocations et des tempéraments que le hasard a autrement orientés », et il fait une large part au « mirage des Eldorados » (CHEVALIER 1947, 137 et 159).<sup>10</sup>

## 2. Destins et filières dans le milieu théâtral

Pour interroger cette « poussière de cas individuels » échoués à Montréal (selon l'expression de Chevalier), tournons-nous vers les personnalités de la scène, milieu en expansion. La Belle Époque amène une multiplication de lieux de divertissement — concerts, cafés-concerts, vaudeville et variétés, soirées-bénéfice et démonstrations sportives. Dès 1891 le pavillon du parc Sohmer accueille facilement 3000 spectateurs avec scène, fosse d'orchestre, et balcon; c'est l'été qu'il attire la foule dans l'est de la ville, au bord du fleuve. Le Monument national est inauguré en 1893 avec sa grande salle de spectacle<sup>11</sup>. Les salles sont souvent polyvalentes, et leur concentration le long des axes de la rue Sainte-Catherine et du boulevard Saint-Laurent contribue à attirer les artistes dans les quartiers Saint-Laurent et Saint-Louis (BOURASSA & LARRUE 1993; LINTEAU 2010)<sup>12</sup>.

Sans aller au-delà des sources secondaires, prenons la douzaine de personnalités affichées sur le Tableau 4 pour nous rendre compte de ces trois éléments : la complexité des périple, la polyvalence de plusieurs de ces individus, et l'étendue des réseaux.

### Complexité du parcours

Les étapes parcourues par Auguste Achintre, Paul Cazeneuve (né Georges Alba), et Louis Vérande — tous nés en France — représentent bien la complexité du périple. Achintre abandonne sa carrière militaire pour le théâtre et séjourne cinq ans en Haïti. Condamné à mort, gracié et nommé ambassadeur d'Haïti (1859), naufragé et dépouillé du poste par la chute du gouvernement, il rejoint à New York une troupe de théâtre sur le point de se rendre à Montréal

---

<sup>10</sup> Comme facteurs qui favorisaient l'émigration, Chevalier mentionne les faillites, les pressions sur les artisans parisiens, une internationalisation du commerce, les relations de famille, et l'expérience dans la marine.

<sup>11</sup> Louis-Euclide Beauchamp, Joseph-Charles Beauchamp, et Joseph-Jean Beauchamp sont impliqués dans le financement du Monument national, ses soirées théâtrales, les associations de commerce, et la réception de l'équipage du navire français « Le Bisson » du 13 au 16 août 1891; voir THORNTON ET OLSON 2011; LARRUE 1993; RUMILLY 1975; LEBLANC 1988–1989.

<sup>12</sup> Voir le plan reproduit dans GUAY 2010, 328-330. D'une importance singulière dans l'évolution du répertoire sont le Théâtre des Variétés 1898-1900, le Théâtre des Nouveautés inauguré en 1902, et le Gayety 1912.

#### À LA VILLE, À LA SCÈNE, L'IMPACT FONDATEUR DES IMMIGRANTS FRANÇAIS

(DÉSILETS, 1982). Cazeneuve, sous la tutelle de son parrain, monte sur la scène à Toulouse dès ses quatre ans, puis rejoint son père aux États-Unis. Faisant son apprentissage dans une troupe française à New York, il se rend plusieurs fois à Montréal (1889, 1893, 1899) avant de s'y installer en 1901. Après de nombreux succès, il repart en 1919, cette fois vers Hollywood, et meurt dans le dénuement (CARRIER 1986 et 1987; BARRIÈRE 2005). Vérande, fort de son passage à la Nouvelle-Orléans et à New York, chante au parc Sohmer et conseille Ernest Lavigne dans sa première opération de recrutement pour l'Opéra français. (Le *New York Times* le décrit comme acrobate.)<sup>13</sup> Il retourne à New York, ensuite à Londres, où il devient responsable de la scénographie pour la tournée organisée par Thomas Quinlan à travers l'Empire britannique — Liverpool, Dublin, Capetown. « We sing in English to English-speaking peoples... » Ayant épuisé leur capital, la tournée finit à Montréal avec la présentation — en anglais — de neuf opéras de Wagner. On pourrait mentionner aussi Charles Tanguy, clairon de régiment en 1870, devenu chef d'orchestre et instrumentaliste de réputation internationale, installé à Montréal en 1907, ou encore Julia Bennati, recrutée à Paris par l'entrepreneur newyorkais Maurice Grau, envoyée en tournée à Montréal en 1887; elle revient huit ans plus tard pour une saison d'opéra, et dès lors, d'un studio situé dans la rue Saint-Laurent, elle enseigne la déclamation.

**Tableau 4 : Sélection de carrières de théâtre à Montréal**

	Naissance		À Montréal		Décès
Nom	Pays	Année	Arrivé	Reparti	
Achintre, Auguste	France	1834	1861		1886
Bennati (Benoît), Julia	France		1895		
Cartal, Henri	France	1875?	1897		
Cazeneuve, Paul	France	1871	1889	1919	1925
Dhavrol, Fernand	France	1870s	1902	1920	1924
Godeau, Antoine	France	1870	1895		1946
Issaurel, Salvator	France	1871	1911		1944
Letondal, Paul	France	1831	1852		1894
Maubourg, Jeanne	Belgique	1875	1917		1953

<sup>13</sup> « Carrière échevelée » selon Barrière (2001, 25); *New York Times* le 4 mars 1893 au sujet de son mariage avec Paquerette, une jeune Française, « chanteuse excentrique ».

#### SHERRY OLSON

Ocellier, Victor	Italie	1865?	1900		1916
Petitjean, Leon	Angleterre	1869	1888		1923
Roberval, Albert	Italie	1869	1917		1941
Tanguy, Charles	France	1855	1907		
Templé, Edmond-Marie	France	1853	1880		1895
Vérande, Louis	France		1893	?	

Sources : *Dictionnaire biographique du Canada*; ROBERT 2005; BARRIÈRE 2002; BOURASSA & LARRUE 1993; LARRUE 1988 et 1993; LAFLAMME 2005; *L'annuaire théâtral*; *la Revue québécoise d'études théâtrales*; et les notices de Gilles Potvin dans l'*Encyclopédie de la musique au Canada*

Tout en admettant que le théâtre est de tout temps un milieu de péripiétie, le va-et-vient caractérise une grande proportion des Français à Montréal. La fragilité des entreprises et l'appel, saisonnier mais répété, aux vedettes parisiennes rend problématique la distinction entre l'émigration temporaire et l'émigration définitive. Nous savons cependant que les essais et les retours constituent une dimension mal connue de toutes les diasporas. La présence de la Nouvelle-Orléans dans ces circuits (réduite pendant la guerre de Sécession), et à un moindre degré de Haïti, Cuba et du Mexique, s'explique par la présence d'une bourgeoisie francophone issue de migrations antérieures; on en trouve l'écho dans d'autres milieux : le journalisme, le droit, et la mode.

#### Un éventail professionnel

Pour vivre, nous rappelle Mireille Barrière (2002, 25), l'artiste doit « se multiplier : donner des leçons, organiser des concerts, décrocher une charge de maître de chapelle, et jouer dans les théâtres. » Mais les métiers pratiqués par un seul individu dépassaient souvent ces bornes. Le migrant, dans l'imprévu de ses déplacements, saisissait la perche tendue, faisant bifurquer la carrière tracée auparavant. Achintre, par exemple, arrivé à Montréal en comédien, écrira deux opéras et une cantate célébrant la Confédération, et publiera une savoureuse collection de « portraits et dossiers parlementaires » (1868-71). Cazeneuve, en parfait bilingue, se partage entre les scènes des deux langues, confectionne traductions et adaptations, et réussit à exploiter les techniques théâtrales américaines. Le Montréal francophone, comme le Montréal anglophone et le Montréal yiddish, se réclame du répertoire parisien rehaussé des costumes, des éclairages, et des effets spéciaux de la scène newyorkaise. La polyvalence concourt au succès de Cazeneuve comme directeur artistique du Théâtre

national français (1901 à 1904 et 1906 à 1909), dont la création marque une étape importante dans l'histoire du théâtre québécois.

Edmond-Marie Templé, arrivé à Montréal après avoir fait la guerre en 1870, enseigne le dessin à l'École normale, dirige les écoles du soir, organise une troupe de théâtre à Québec (1894), et se convertit en vendeur d'assurances. Antoine Godeau, unilingue français, accepte d'offrir au Monument national des cours de génie civil (1896), il obtient un emploi comme dessinateur chez Dominion Bridge, agit comme comédien, régisseur et metteur en scène, et se joint à Léon Petitjean pour fonder le Théâtre des variétés.

Fernand Dhavrol contribue au « cinéma oral » ou « Vues parlées » (1908-1910) où le film « muet », produit à l'étranger, était commenté en français par un « bonimenteur » local (VERONNEAU 1999; LACASSE 2000). En 1902 et 1904, Dhavrol organise un concours de pièces de théâtre « dont le sujet s'inspire du terroir canadien », en 1904 un concours réservé aux auteurs canadiens, en 1916 une saison de grand guignol. Henry de Grandsaignes d'Hauterives, « vicomte breton ruiné », porte les images animées de son « Historiographie » dans les écoles et les salles de paroisse (1897-1906)<sup>14</sup>.

Ces hommes de la scène, comme les journalistes, peintres, médecins et ingénieurs, témoignent en effet du phénomène que Louis Chevalier décelait dans les départs : « C'est moins une émigration qu'une entreprise avec tout ce que ce mot comporte d'indépendance et d'audace » (1947, 164). Charles Savary, originaire du Havre et rédacteur (1886-1888) du *Moniteur de Commerce* à Montréal, a saisi cet esprit de contradiction : « Prenez un individu; prenez-en dix; et si vous essayez de vous rendre compte de leur caractère intime, du mobile de leurs actions, vous serez amené à constater, que ce mobile n'est presque jamais simple. »<sup>15</sup>

---

<sup>14</sup> La lanterne magique fait place aux vues animées pour rajouter des effets dramatiques à la « conférence ». Parmi les artistes polyvalents des jeux scéniques dans les collèges, Tourangeau (2007) mentionne Loïc Le Gouriadec (Paul Gury) et Alain-François Émin. Ce dernier, frère Raphaël-François, fait partie des enseignants qui s'exilent en 1904.

<sup>15</sup> Charles Savary, 1890, partie VII, 360. (Il se dirige vers une caractérisation de Jules Grévy.) Entraîné dans la faillite de la Banque de Lyon et de la Loire, il s'enfuit à Montréal pour éviter la prison, et au bout de quatre ans il repart à Ottawa. Sa propre trajectoire démontre l'apport considérable à la société malgré la brièveté du séjour. Sur les rôles de plusieurs Français à la rédaction du *Moniteur* et leur collaboration avec la jeune Chambre de commerce du district de Montréal (ROY 1988, p.75-99) et l'ensemble du chapitre 3.



### Réseaux étendus

Le cumul des emplois entraîne une multiplicité de rencontres et une participation à des réseaux internationaux et interculturels, ancrés dans les villes en concurrence. Le cas de Cazeneuve démontre le profit tiré de l'enchaînement des connaissances acquises en France, aux États-Unis, et au Canada. Les allers et retours entre Paris et Montréal sont facilités par les nouveaux moyens de transport, et le milieu théâtral saisit les nouvelles techniques de communication : le télégraphe, la photo, la lithographie, l'impression des affiches et des partitions.

Les liens transatlantiques sont entretenus par les instrumentalistes et artistes lyriques canadiens qui, comme les peintres et les sculpteurs, tenaient à parfaire leur éducation musicale en Europe. Ernest Lavigne, engagé comme zouave pontifical en 1868, séjourne trois ans en Europe et se crée des liens qui lui permettront plus tard de recruter en Belgique et en France les musiciens pour le parc Sohmer. Ces derniers se retrouvent dans les filières de l'Opéra français, du Théâtre des variétés et du Théâtre français. Leurs points d'attache favorisent l'éclosion précoce d'un « quartier latin » jumelé à un « quartier du spectacle ».

Les liens entre Montréalais originaires de plusieurs pays — la France, la Belgique, la Suisse, et l'Italie — sont renforcés par l'attrait qu'exerce Paris sur les autres capitales. Albert Roberval, par exemple, né à Florence, formé à Paris, et passé par Bruxelles et Marseille, s'installe (après son service militaire) à Montréal avec son épouse Jeanne Maubourg, chanteuse d'opérette d'origine belge. Victor Occellier, lui aussi de naissance italienne et de formation parisienne, à la suite d'une tournée à Montréal et à Québec en 1899, se retrouve à Cuba lors de la dissolution de la troupe. Il regagne New York, y fait son début au *Metropolitan Opera*, poursuit sa carrière de baryton au parc Sohmer (1900-1906). Salvator Issaurel, pris dans le même débâcle à Cuba, repasse par la Nouvelle-Orléans, Marseille, Paris, Londres, et revient à Montréal en 1911 avec son épouse, Béatrice La Palme, enseigner l'art vocal. Nous avons noté le nombre de Français dont l'épouse est de naissance italienne ou belge. Maubourg en particulier joue un grand rôle dans la formation d'artistes québécoises, et sa longue carrière montre bien la diversification des genres: on la retrouve dans les années 1920 à la Société canadienne d'opérette et dans le burlesque, dans les années 1930 elle joue des rôles remarquables dans la dramatique et le roman radiophoniques. Occellier, avant de se retirer dans l'enseignement à Québec, se distingue dans les enregistrements sonores de la maison Berliner qui vise les marchés franco-américain et canadien-français.

La percée exceptionnelle d'Emma Albani, québécoise qui réussit sa carrière en Europe (Milan, Messine, Londres, Paris...) contribue à l'effervescence du milieu, et ses visites (1883, 1889, 1890, 1892 1896), comme les tournées de Sarah Bernhardt (1880, 1891, 1896, 1900, 1905, 1911, 1916, 1917), attirent la foule. Il faut reconnaître le paquebot lui-même comme un salon culturel, lieu de rencontre de première importance. Le haut clergé, voyageur et muni d'introductions à Paris et à Rome, élargit le réseau en facilitant l'intégration de plusieurs artistes, et en proposant aux collégiens un théâtre surveillé comme « contre-poison ». Même les évêques, malgré leur hostilité à Sarah Bernhardt ou Dumas fils, approuvent le spectacle édifiant au Monument national, tels la *Passion* et *Quo Vadis?* et participent eux-mêmes aux mises en scène grandioses de la Cavalcade de Saint-Louis (1884) ou du Congrès Eucharistique en 1910 (OLSON 2001).

D'autres articles de ce numéro retracent la filière constituée par Hector Fabre dans les années 1880, et celle du Comité franco-canadien au début du XX<sup>e</sup> siècle, et rappellent le transfert du consulat vers Montréal, la canalisation du capital français, la création du réseau des chambres de commerce français, et plusieurs opération de relations publiques, telle la grande visite en 1885 de 54 Français — journalistes, savants, romanciers, et politiciens. D'une perspective montréalaise, toutes ces opérations de « réseautage » sont autant de manifestations de la fameuse « machine à croissance » (*growth machine*) qui renaît tous les vingt ans dans l'évolution d'une métropole (MOLOTCH 1976; LINTEAU 1981; HIGGINS 1986). Paris se découvrait de nouvelles ambitions, et les Montréalais prenaient Paris comme modèle pour leurs propres ambitions.

La bourgeoisie des deux villes profite de la sociabilité entre la colonie canadienne à Paris et la colonie française à Montréal. Ces deux élites se rencontrent à l'accueil d'un artiste, dans l'organisation de la fête française à Montréal ou d'une Saint-Jean-Baptiste à Paris, tels qu'on les découvre dans les reportages de Hector Berthelot, envoyé à Paris par *La Presse* en 1891 avec la double mission de courir les théâtres et mener une enquête sur le pavage des rues. Le Montréalais recherchait à Paris non seulement la mode, mais une modernité bien solide — l'égoût, une qualité d'asphalte, et l'efficacité de la morgue parisienne avec son impressionnante « machine à frigorification ». Berthelot a su apprécier la logistique poisson-et-navets de l'Assistance publique et les nouvelles pratiques de l'administration parisienne pour moderniser le travail, en régler le prix, et cautionner les entrepreneurs. Pour le divertissement du lecteur, il dépeint le comique des Parisiens tout en se moquant de « l'édilité » montréalaise et en faisant rire les ingénieurs parisiens « à ventre déboutonné ».

SHERRY OLSON

Rattachés à ce milieu compétitif, les Français, comédiens, enseignants et musiciens, participaient à tous les réseaux en effervescence : sciences, enseignement, journalisme, dessin industriel et caricature. Le journal *L'Aurore*, organe des protestants de langue française, fournit des indices sur l'étendue globale et régionale et l'enchaînement des liens d'une génération à l'autre. Les correspondants de *L'Aurore* déplorent le « secret » et l'exclusivité du nouveau parti de Défense protestante en Ontario (1887), et reconnaissent comme alliés ou sympathisants potentiels d'autres éléments libéraux tels les Francs-Maçons ou encore Louis Fréchette « en délicatesses avec les papistes ». Plusieurs projets ont attiré une collaboration soutenue des natifs de France et des Francs-Maçons, notamment l'Hôpital français, La ligue de l'enseignement, le lycée féminin, la bibliothèque municipale et les écoles du soir (COUTURE 2005; LEMOINE 1991; LEROUX 2006). Autant de courants d'air redoutables. Vers 1910, tous ces réseaux réagissent devant la nouvelle virulence antisémite et l'apparition du slogan, tiré lui aussi de la presse française et lourd de sous-entendus : « Le Canada aux Canadiens »<sup>16</sup>.

### Conclusion

C'est donc le processus migratoire qui invite l'attention du chercheur, pour découvrir dans l'espace et dans le temps l'étendue du parcours du migrant et l'étendue du réseau de soutien. Pour évaluer l'importance de cette « poussière de cas individuels », ce n'est ni le nombre ni la permanence de l'implantation qui impressionne, encore moins les fortunes amassées. La majorité des Français qu'on peut observer à Montréal à la Belle Époque n'ont laissé au Québec aucune progéniture connue. Ils n'entrent donc pas dans la définition classique d'une immigration « fondatrice » (dans le sens de Boleda), mais le milieu théâtral, comme le milieu religieux qui s'y opposait si vigoureusement, manifeste l'impact fondateur de leurs séjours.

Ce n'était pas toujours l'apport souhaité. Si plusieurs spectacles ont soulevé l'enthousiasme d'un grand nombre — le « Faust » de Cazeneuve qui attira 12 000 spectateurs, et pour la revue « Ohé ! Ohé ! Française ! » 40 000 spectateurs en trois semaines — les productions n'ont trouvé ni un financement

---

<sup>16</sup> Les loges maçonniques de langue anglaise publiaient dans le bottin Lovell les noms de leurs officiers, tandis que les loges de langue française, traquées par le clergé, demeuraient discrètes, et les membres intégrés en France avant d'émigrer sont mieux repérés (Lemoine, 1991). On connaît Lorenzo Prince et plusieurs journalistes des *Débats*, parmi les musiciens Achille Fortier. *L'Aurore* (publié depuis 1866) note aussi les présences aux funérailles de P.-S. Côté (1909). Parmi les épisodes de provocation se trouvent le procès attaquant Jules Helbronner (voir *La Presse* 12 février 1902) et l'acharnement de la Jeunesse catholique contre les Francs-Maçons dans les mois qui précèdent le Congrès eucharistique (1910).

à long terme ni l'intégration voulue du personnel canadien et parisien. L'anglais domine encore les scènes montréalaises, et les directeurs des représentations « francophones » exigent l'accent parisien. L'expérience réussit cependant, selon Barrière (2002), à briser l'inféodation aux circuits étatsuniens et à augmenter l'espace occupé par la bourgeoisie francophone. Le Monument national, le Théâtre des variétés et le Théâtre national français ont sollicité de nouveaux publics, notamment les femmes « de bonne société » et les étudiants en droit et en médecine. Même dans la faillite de la Compagnie de l'opéra a germé une solidarité à l'origine du syndicat des musiciens<sup>17</sup>, et la popularité du répertoire de cette compagnie éphémère se révèle dans la présence dans le recensement de 1901 de sept cents couples montréalais qui ont choisi pour leurs nouveau-nés les prénoms de Roméo et Juliette.

La sévérité de la critique et la fragilité des tentatives ne doivent pas nous conduire à sous estimer l'appel à l'imaginaire. De Paris à Montréal, « le parfum capiteux » s'échappe de *La Dame aux camélias* (GUAY 2008, 171), et Jules Verne projette sur la scène le goût de l'aventure : *Michel Strogoff* connaît de nombreux succès à Québec et dans les collèges (NICHOLS 1987). Léon Petitjean et Paul Cazeneuve montent une production de *Famille sans nom*, le drame que Jules Verne a situé dans la région de Montréal, et en 1901, pendant 64 jours 16 minutes, le lectorat de *La Presse*, qui se rapproche de 100 000 lecteurs, est tenu en haleine par la course autour du monde du reporter montréalais Vincent Prince.

Pour jauger les émotions contradictoires des Montréalais pendant un siècle entier, il suffit de tendre l'oreille au jaillissement de *La Marseillaise* dans l'accueil de l'artiste français sur le quai ou à la gare, dans les manifestations étudiantes et les soirées électorales, et de remarquer les parodies qui dénonçaient l'exécution de Louis Riel ou la corruption du Parti libéral. Chaque concert de Sarah Bernhardt et chaque lever de rideau de l'Opéra français étaient précédés de *La Marseillaise*. Le chant révolutionnaire fut choisi pour le premier disque phonographique de facture canadienne, sorti au moment où les grévistes des tramways l'entonnaient dans la rue (OLSON & THORNTON 2011, 334-335).

---

<sup>17</sup> Alsacien d'origine et participant à la guerre prussienne, Helbronner est reconnu pour son activité dans l'Union française et la gestion du Refuge; ces institutions ont joué un rôle-clé dans le rapatriement des artistes de l'Opéra. Il est mieux connu pour son implication journalistique et éditoriale en faveur des ouvriers, sa participation à la Commission royale sur les relations du capital et du travail, et son rapport sur la section d'économie sociale de l'Exposition universelle à Paris (METHOT 2001; ROME 1978; HELBRONNER 1890; DEBONVILLE 2005).

SHERRY OLSON

Dans la modernité qu'ambitionnent les Montréalais à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, la contribution « française » est donc recherchée. L'imaginaire montréalais fait appel à l'imaginaire parisien, et les Français qui répondent à l'appel ne sont pas sous l'illusion d'un Eldorado. Pour les plus audacieux, partis jeunes vers l'aventure ou l'affirmation de soi, la tentation est plutôt la renommée, et ils se retrouvent à Montréal au terme d'un voyage initiatique digne de Joseph Conrad ou de Jules Verne (VIERNEM 1989). C'est leur engagement sur la scène politique, dans les réseaux d'influence, et dans le combat d'idées, qui m'incite à ajuster l'expression de Louis Chevalier : plutôt qu'une « poussière » je dirais un levain. Voilà un ingrédient qu'on retrouve dans toutes les migrations : « Un peu de levain et toute la pâte fermente » (GALATES 5 :9). Il est particulièrement visible dans le mince filet de l'émigration française, et ce levain prend toute son importance dans les villes tentaculaires qui se hissent au sommet de la hiérarchie urbaine<sup>18</sup>.

### Bibliographie

BARRIÈRE, Mireille. 2002. *L'Opéra français de Montréal : l'étonnante histoire d'un succès éphémère : 1893–1896*. Saint-Laurent : Québec, Fides.

BARRIÈRE, Mireille. 2005. « Alba, Georges », *Dictionnaire biographique du Canada*. Montréal : Presses de l'Université de Montréal. XV.

BOLÉDA, Mario. 1990. « Trente mille Français à la conquête du Saint-Laurent ». *Histoire sociale / Social History* 23, no 45, mai. p.153–177.

BOURASSA, André-G., & LARRUE, Jean-Marc dir. 1993. *Les nuits de la « Main » : cent ans de spectacles sur le boulevard Saint-Laurent (1891–1991)*. Montréal, VLB.

CAMBRON, Micheline. 2005. « Mondanité et vie culturelle, prescriptions et espace public ». Dans CAMBRON, M. dir., *La Vie culturelle à Montréal vers 1900*. Montréal : Fides. p.121–131.

---

<sup>18</sup> Le jumelage des données est fondé sur les échantillons issus de cinq équipes (voir la note 3). Nous remercions les chercheurs-directeurs de ces projets : Lisa Dillon, Kris Inwood, Eric Sager et Peter Baskerville, Patricia Thornton, Danielle Gauvreau et Peter Gossage, Mary MacKinnon et Chris Minns. Nous avons tous bénéficié du soutien du Conseil de recherches en sciences humaines du Canada, de la collaboration de Statistique Canada et Archives nationales du Canada, et du patient travail de nombreux étudiants et bénévoles. François Dufaux et Odile Gauthier-Voituriez m'ont apporté des suggestions fort utiles.

CARRIER, Denis. 1986. « Les circonstances de la fondation du Théâtre national français de Montréal ». *L'Annuaire théâtral : revue québécoise d'études théâtrales*. 7, automne.

CARRIER, Denis. 1987. « Le premier directeur artistique du National : Paul Cazeneuve ». *L'Annuaire théâtral : revue québécoise d'études théâtrales* 8, automne. p. 153–164.

CHEVALIER, Louis. 1947. « L'émigration française au XIX<sup>e</sup> siècle », *Études d'histoire moderne et contemporaine*. p.127–171.

CONRAD, Joseph. 2008. *A Personal Record*, annoté par Z. Najder et J.H. Stape, (Cambridge, Cambridge University Press.

COUTURE, François. 2005. « Le réseau associatif de l'École littéraire de Montréal », dans Micheline Cambron, dir., *La Vie culturelle à Montréal vers 1900*, (Montréal, FIDES, 2005), 289–303.

DÉSILETS, Andrée. 1982. « Achintre, Auguste ». *Dictionnaire biographique du Canada*. XI.

FILOT, Ingrid. 1995. « Les immigrants français à Montréal 1850-1901, Étude des Français présents à Montréal lors du recensement de 1901 ». Mémoire de maîtrise en histoire, Université de Lyon II Lumière.

GILLILAND, Jason & OLSON Sherry Olson. 2010. « Residential segregation in the industrializing city, Montréal 1880 », *Urban Geography*. 31, no 1. p. 28–58.

GOURNAY, Isabelle & VANLAETHEM France. 1998. *Montréal Métropole 1880–1930*. Montréal : Boréal et Centre canadien d'architecture.

GUAY, Hervé. 2006. « Prolégomènes à l'étude d'une source documentaire : le traitement du théâtre dans les hebdomadaires montréalais de la Belle Époque ». *L'annuaire théâtral : revue québécoise d'études théâtrales*. n° 39, p. 109–128.

GUAY, Hervé. 2008. « L'âge des pères? La réception du théâtre de Dumas fils, de Brieux et de Bernstein dans les salles 'françaises' de Montréal de 1900 à 1918 ». *L'annuaire théâtral : revue québécoise d'études théâtrales*. n° 43–44. p.167–180.

SHERRY OLSON

GUAY, Hervé. 2010. *L'Éveil culturel, Théâtre et presse à Montréal, 1898-1914*. Montréal : Les Presses de l'Université de Montréal.

HANNA, David B. & OLSON, Sherry. 1983. « Métiers, loyers et bouts de rues : l'armature de la société montréalaise 1881 à 1901 ». *Cahiers de Géographie du Québec*. 27, 1983, no 71. p. 255–75.

HIGGINS, Benjamin H. 1986. *The Rise and Fall of Montreal ? : a case study of urban growth, regional economic expansion and national development*. Moncton : Canadian Institute for Research on Regional Development.

KITTEL, Fanny. 2009. « Les immigrants français à Montréal d'après le recensement de 1911 ». Mémoire Master 1, Histoire et Histoire de l'art, Université Pierre Mendès France, Grenoble II.

LACASSE, Germain. 2000. *Le bonimenteur de vues animées. Le cinéma « muet » entre tradition et modernité*. Québec : Éditions Nota bene.

LAFLAMME, Jean. 2005. *Le théâtre francophone à Montréal de 1855 à 1880, les causes d'un développement tardif*. Montréal : Maxime.

LAPERRIÈRE, Guy. 1996. *Les congrégations religieuses : de la France au Québec, 1880–1914*. Sainte-Foy-Québec : Presses de l'Université Laval. 3 tomes.

LARRUE, Jean-Marc. 1988. *L'institution littéraire et l'activité théâtrale : le cas de Montréal, 1880–1914*. Montréal, Département d'études françaises, Centre de documentation des études québécoises : Université de Montréal.

LARRUE, Jean-Marc. 1993. *Le Monument inattendu, Le Monument-national 1893–1993*. Montréal : Hurtubise HMH, 1993.

LEBLANC, Alonzo. 1988-1989. « L'institution théâtrale francophone à Montréal au début du XX<sup>e</sup> siècle ». *L'annuaire théâtral : revue québécoise d'études théâtrales*, no 5-6. p. 153–161.

LEFEBVRE, Marie-Thérèse. 2004. « Le milieu musical québécois et ses réseaux, le cas des bourses du gouvernement attribuées aux compositeurs (1919–29) ». *Globe* 7, no 2. p. 107–45.

À LA VILLE, À LA SCÈNE, L'IMPACT FONDATEUR DES IMMIGRANTS FRANÇAIS

LINTEAU, Paul-André. 1992. *Histoire de Montréal depuis la Confédération*. Montréal : Boréal.

LINTEAU, Paul-André. 2008. « Quatre siècles d'immigration française au Canada et au Québec ». Dans JOYAL, Serge Joyal & LINTEAU, Paul-André dir. *France, Canada, Québec : 400 ans de relations d'exception*. Montréal : Presses de l'Université de Montréal. p. 165-181.

LINTEAU, Paul-André. 2010. *La rue Sainte-Catherine au cœur de la vie montréalaise*. Montréal, Les Éditions de l'Homme.

MELBIN, Murray. 1987. *Night as Frontier: Colonizing the World after Dark*. New York: Free Press.

MOLOTCH, Harvey. 1976. « The city as a growth machine: toward a political economy of place ». *American Journal of Sociology*. 82, no 2. 309–332.

NICHOLS, Glen. 1987. « Michel Strogoff de Jules Verne et Adolphe d'Ennery : succès remporté par la pièce à Québec entre 1900 et 1910 ». *L'Annuaire théâtral*. Automne. p. 159–171.

OLSON, Sherry. 2001. « Ces touchants spectacles ». Dans COURVILLE, Serge & Normand Séguin, dir. *La Paroisse*. Sainte-Foy : Presses de l'Université Laval. p. 232–47.

OLSON, Sherry & THORNTON, Patricia Thornton. 2011. *Peopling the North American City: Montréal 1840–1900*. Montréal: McGill-Queen's University Press

PÉNISSON, Bernard. 1986. « Un siècle d'immigration française au Canada (1881-1980) ». *Revue européenne des migrations internationales*. 2, no 2. p. 111–125.

ROY, Fernande. 1988. *Progrès, harmonie, liberté, le libéralisme des milieux d'affaires francophones à Montréal au tournant du siècle*. Montréal : Boréal.

RUMILLY, Robert. 1975. *Histoire de la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal*. Montréal : L'Aurore.

TOURANGEAU, Rémi. 2007. *Dictionnaire des jeux scéniques au Québec au XX<sup>e</sup>*. Ste Foy-Québec : Presses de l'Université Laval.



SHERRY OLSON

VÉRONNEAU, Pierre. 1999. "An intermediate practice : 'Talking pictures' in Montreal 1908-1910". *Indiana Film History*. University Press, 11-4. p. 426-432.

VIERNEM, Simone. 1989. *Jules Verne, mythe et modernité*. Paris : Presses Universitaires de France.

WEIL, François. 1996. « French migration to the Americas in the 19th and 20th centuries as a historical problem », *Studi Emigrazione / Études Migrations*. 33, no 123. p. 443-460.